

« Lolita »

Patricia Belzil

Numéro 78, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27184ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belzil, P. (1996). Compte rendu de [« Lolita »]. *Jeu*, (78), 189–190.

entravés au point de s'engager dans une sauvage reptation, lente, envoûtante, dernier lieu d'exploration au ras de la poussière, avant que la musique n'enveloppe les danseurs dans une chaude et légère musique, joyeuse, qui est peut-être le moment où la quête de la danse aboutit au retour à la vie.

Jocelyne Montpetit, qui a vécu et étudié en Pologne, en France, en Russie, au Japon, en Asie, à Montréal et à New York, récuse les étiquettes et revendique le métissage. Son travail s'inscrit dans un rapport entre l'Occident et l'Orient, entre le Nord et le Sud. Ces relations ont une histoire riche, lourde, complexe ; Jocelyne Montpetit y inscrit son histoire déroutante, chorégraphiquement renouvelée, mais cohérente avec des préoccupations artistiques qu'elle nous avait déjà livrées. Moins émotive, plus habitée. Puissante et singulière.

Guylaine Massoutre

« Lolita »

Texte et mise en scène de Dominic Champagne. Composition et direction musicale : Pierre Benoît, assisté d'André Barnard ; assistance à la mise en scène et régie : Julie Beauséjour ; décor et accessoires : Pierre-André Vézina ; toiles : Julie Castonguay ; assistance aux toiles et aux accessoires : Pascale Poulin ; costumes : Suzanne Harel, assistée de Valérie Bordeleau ; éclairages : Michel Beaulieu ; chorégraphies : Danielle Hotte ; *coaching* vocal : Estelle Esse. Avec André Barnard (Richissime Hassidim), Pierre Benoît (Ludwig Maestro), Céline Bonnier (Lolita), Julie Castonguay (Sméralda), Dominic Champagne (Tatitatariah), Martin Drainville (Virgile), Estelle Esse (Ming Ling), Norman Helms (Freddie Golden), Danielle Hotte (Ling Ling), Charles Imbeau (Alberto), Roger Larue (Rosita), Suzanne Lemoine (Chikita), Jean-Denis Levasseur (Umberto), Didier Lucien (Togo), Jean Petitclerc (Roberto), Julien Poulin (Ovide), Dominique Quesnel (Martha Jakarta) et Stéphanie Simard (Rebeccah). Coproduction du Théâtre Il Va Sans Dire et du Théâtre de la Manufacture, présentée au Théâtre Rialto du 21 novembre au 9 décembre 1995.

Une souris et des hommes

Avez-vous vu *An American Tail*, cet émouvant dessin animé de Walt Disney dans lequel un souriceau moscovite immigre avec sa famille à New York, aboutit dans un repère de rats véreux, échappe aux pattes des vilains matous et s'éprend d'une sourisette ? Voilà à peu près l'histoire de *Lolita*, cette souris bohémienne d'Europe de l'Est, partie pour Hollywood afin de fuir la misère et de chercher la gloire, qui échouera à Montréal, tombera sous les griffes d'un infâme propriétaire de cabaret et trouvera enfin, elle aussi, l'amour et la liberté. Si le conte de Disney a pu me tirer une larme – la naïveté de la souris Fievel

et ses appels déchirants à son papa sont de nature à vous broyer le cœur –, semblable histoire, au théâtre, m'a laissée de glace, et perplexe. Dominic Champagne voulait-il édifier la jeunesse avec cette fable, qui se termine dans l'allégresse générale, le public étant invité à boire la potion du bonheur... ? Croyait-il éveiller les consciences en présentant d'interminables numéros où travesti, prostituées et monstres de foire sont ridiculisés, avilis, torturés ? Pensait-il que, devant l'accumulation de traitements racistes et sexistes subis par les personnages, l'humanisme du public s'élèverait, gronderait, éclaterait, connaîtrait l'apothéose dans la grande communion finale, où on nous demandait d'embrasser notre voisin, comme dans une messe à gogo ?

Je n'en sais trop rien. Mais l'entreprise, qui se veut subversive, est mal contrôlée et, de toute évidence, ses effets ont échappé au metteur en scène : à côté de moi, des adolescents se tapaient sur les cuisses, applaudissaient, en redemandaient pendant le numéro de la masochiste attachée à un appareil de torture qui chantait langoureusement : « Tue-moi, fais-moi mal, fais-moi jouir. » Faut-il s'étonner de cette réaction quand tout est jeté, sans discernement, à la face des spectateurs ? Quand l'homme-crapeau que l'on ridiculise est un Noir qui, palmes aux pieds, saute de grotesque façon ; que le patron du cabaret, du nom de Richissime Hassidim, est monté sur un trône orné d'une croix gammée ; et qu'on déclare que les femmes qui deviennent laides sont finies ?

L'héroïne de ce boui-boui se laissait oublier pendant une heure, et son histoire ne nous intéressait plus guère.



Photo : Yves Renaud.

Pourtant, le lever de rideau laissait présager le meilleur : le chant d'ouverture des gitans, avant le départ de Lolita, tzigane aux accents brechtiens, avec une harmonie vocale parfaite et une chorégraphie créant un ensemble du plus puissant effet. Tandis que la musique restera le point fort du spectacle, avec les chants et certaines chorégraphies, le texte ira à vau-l'eau, noyé sous la déclamation et l'épithète pléthorique que privilégie l'auteur. C'est dommage, car Champagne a sans nul doute le sens du *show* ; il connaît l'art de créer une ambiance, de rassembler un public et de lui communiquer une belle énergie. Cet art devrait servir à présenter autre chose que de manichéennes histoires de souris et de rats.

Patricia Belzil